

Interview imaginaire de Chrétien de Troyes  
par un élève de cinquième

*Vous portez un nom à particule : Chrétien de Troyes.  
Étiez-vous noble ?*

Je m'appelle Chrétien. C'est le même prénom que Christian. C'est de ce seul prénom que je signe ordinairement mes œuvres. Pour *Érec et Énide*, j'ai signé Chrétien de Troyes afin d'indiquer que je vivais dans la ville de Troyes, à la cour de la comtesse Marie de Champagne, qui était ma protectrice. Comme sa mère, Aliénor d'Aquitaine, elle s'entourait d'artistes et les payait. Elle était ce qu'on appelait un « mécène », du nom d'un empereur romain qui, lui aussi, en son temps, aidait les artistes. Aujourd'hui, on emploierait le mot anglais de *sponsor*.

*Si Marie de Champagne vous commandait des œuvres  
et vous payait, vous étiez obligé d'écrire ce qu'elle voulait ?*

Effectivement, à la cour de Marie de Champagne, on débattait de certains sujets de société, comme l'amour et le mariage. Ce sont des questions qui sont au centre de mes romans : *Cligès*, *Érec et Énide*, *Yvain, le chevalier au lion*, *Le Chevalier de la charrette*. Elle-même

et les gens qui l'entouraient pensaient que l'amour était incompatible avec le mariage. Il faut savoir que, à cette époque, on ne demandait pas l'avis de la femme pour la marier, et exceptionnellement celui de l'homme. Dans la noblesse, les mariages scellaient des accords politiques entre des royaumes ou des États. Ils étaient conclus alors que les enfants étaient en très bas âge, parfois on les contractait même avant leur naissance. La dimension sentimentale n'était pas prise en compte. L'union était rarement heureuse. Comme l'Église, qui avait alors une influence considérable, ne reconnaissait pas le divorce, il était très difficile d'obtenir du pape une annulation du mariage. Même une reine aussi puissante qu'Aliénor d'Aquitaine dut invoquer l'alibi d'un cousinage au neuvième degré pour faire admettre la « nullité » de son mariage avec Louis VII pour raison de consanguinité ! C'est pourquoi l'homme aimé est toujours un autre que le mari. Iseut aime Tristan alors qu'elle est mariée au roi Marc, Guenièvre aime Lancelot alors qu'elle est la femme du roi Arthur. L'amour courtois est toujours adultère.

De plus, dans la conception de l'amour courtois défendue par Marie, il y a une dimension féministe à laquelle je n'adhère pas totalement. Sur le modèle féodal, la dame devient la suzeraine et impose sa volonté au chevalier qui se trouve, vis-à-vis d'elle, dans la position d'un vassal, entièrement à son service et soumis à ses volontés. J'ai au contraire soutenu que l'amour pouvait être compatible avec le mariage dans certaines

conditions, notamment l'égalité entre les époux, que j'ai explorées dans *Érec et Énide* et dans *Yvain, le Chevalier au Lion*.

*Dans Érec et Énide, vous faites plusieurs fois allusion à Tristan et Iseut, l'une des plus célèbres et des plus belles histoires d'amour.*

L'une des plus belles? Quel contresens! Tristan et Iseut passent leur vie à souffrir et à déchoir. Après une courte période de vie commune, ils choisissent de se séparer. J'ai écrit ma propre version de *Tristan et Iseut*, mais le texte en est perdu. L'amour devrait permettre de rendre chacun des protagonistes un peu meilleur et plus heureux. C'est évidemment le fruit d'un effort volontaire et quotidien, le résultat de la recherche d'un équilibre, certainement pas une soumission au destin et une complaisance à la souffrance. C'est ce que j'ai essayé de montrer dans *Érec et Énide*.

*On vous reproche de ne pas bien comprendre le merveilleux, ou de ne pas y croire et de malmener les mythes.*

Il y a du merveilleux dans mes œuvres. Je me suis beaucoup inspiré des légendes celtiques. Ainsi, pour parler d'*Érec et Énide*, le modèle de Guivret le Petit était un nain. J'en ai fait un humain simplement pas très grand. Mabonagrain, le chevalier du verger enchanté, était un géant. J'en ai fait un humain un peu plus grand que les autres. L'affrontement d'un humain et d'un géant est un motif classique: David contre

Goliath, Ulysse contre le Cyclope... Le verger lui-même est un souvenir lointain du paradis terrestre que les amants vont devoir quitter pour affronter la vraie vie. C'est aussi un de ces mondes, souvent aquatiques, où les fées vivent hors du temps et où elles attirent parfois certains humains.

Le public connaît ces motifs que je reprends en m'efforçant de les transposer à l'échelle humaine. La vie d'un homme et son destin sont affaire de volonté personnelle. Il ne faut pas trop compter sur les dieux ni sur les fées. Les motifs que l'on trouve sur la robe que porte Érec lors de son couronnement expriment ma croyance dans un savoir expérimental : la géométrie, l'arithmétique, la musique et l'astronomie sont quatre disciplines qui constituaient le *quadrivium*, le savoir positif, à l'opposé de toutes les superstitions et légendes. Je propose une vision du monde à l'échelle humaine. Je ne suis pas un mystique. C'est pourquoi, mal à l'aise avec la dimension spirituelle d'une aventure comme celle de Perceval, que m'avait demandé d'écrire mon autre protecteur, le comte de Flandre, j'ai renoncé à achever cette œuvre.

Propos recueillis et traduits avec la complicité de  
Jean-Pierre TUSSEAU